

NEILA LATROUS  
JEAN-BAPTISTE MARTEAU

The background of the cover is a dark blue, textured surface representing water. Two shark fins are visible, one in the upper left and one in the lower right, both cutting through the water and creating ripples. The overall mood is mysterious and ominous.

# UMP

**UN UNIVERS  
IMPITOYABLE**

Flammarion  
ENQUÊTE

Extrait de la publication

# UMP

## UN UNIVERS IMPITOYABLE

Flammarion  
ENQUÊTE

**De François Fillon à Jean-François Copé en passant par les jeunes pousses de l'UMP, tout le monde semble mobilisé derrière Nicolas Sarkozy. Voilà pour le message officiel. L'envers du décor est bien différent.**

Derrière cette unité de façade se cache une guerre qui a déjà largement commencé: celle de la succession. Objectif 2017. Les coups bas sont légion au sein d'une génération prête à tout pour avoir sa place sur le devant de la scène. La scène politique, mais surtout la scène médiatique. Quitte à en venir aux mains. Quitte à s'allier avec l'ennemi d'hier. Quitte à chercher à tout prix le coup d'éclat.

De la dénonciation au *Canard enchaîné* aux trahisons en tout genre, ce livre est une plongée en eaux troubles dans les coulisses de l'UMP.

*Neila Latrous est journaliste pour le groupe TF1.*

*Jean-Baptiste Marteau est journaliste à LCI et Sud Radio.*

**UMP**  
**Un Univers Impitoyable**



Neila Latrous  
Jean-Baptiste Marteau

UMP  
Un Univers Impitoyable

Flammarion

© Flammarion, 2012.  
ISBN : 978-2-0812-8139-4

*À ma grand-mère Monique,*  
JBM

*À Souad,*  
NL





## Prologue

« Attention, Fillon arrive, on se donne à fond les gars ! » Ce militant exécute parfaitement la consigne donnée quelques minutes plus tôt. Grégory Canal, conseiller du Premier ministre, est passé dans les rangs pour motiver les troupes et placer ses hommes. Deux députés sont priés d'aller s'asseoir ailleurs. Ce samedi 27 novembre 2011, les cadres de l'UMP sont réunis dans la capitale pour lancer la bataille présidentielle. La salle Equinoxe, en plein cœur de la Filloinie, le XV<sup>e</sup> arrondissement rassemble tout ce que le Premier ministre compte comme soutiens. Philippe Goujon, le député-maire de l'arrondissement est là, ainsi que Xavier Bertrand, Roselyne Bachelot, Jean-François Lamour et les conseillers de Paris Vincent Roger et Daniel-Georges Courtois. Face à Jean-François Copé qui structure ses réseaux, pas question de se laisser distancer. Alors « on organise la claque », comme disent les politiques. À l'arrivée des deux leaders, de faibles « Fillon, Fillon » retentissent le long du parcours. La démonstration de force espérée n'est pas au rendez-vous. Il est 14 h 30 et l'hôte de Matignon doit prendre la parole. Surprise, c'est Jean-François

## *UMP, un univers impitoyable*

Copé qui monte à la tribune. Une prise de parole qui ne figure pas dans le programme distribué le matin même aux militants. Le secrétaire général de l'UMP pourrait se contenter d'introduire François Fillon. Il décide contre toute attente de « livrer quelques réflexions personnelles ». En fait, refaire le discours qu'il avait prononcé avant le déjeuner à quelques détails près. « Il a changé un paragraphe ou deux », reconnaît dans un demi-sourire l'un de ses conseillers. Après tout, la presse est plus nombreuse qu'en fin de matinée. Alors autant en profiter. Au premier rang, les ministres sont aussi venus en nombre pour soutenir le chef du gouvernement. Certains ne cachent pas leur agacement de voir ainsi Jean-François Copé tirer la couverture à lui.

Une anecdote, une de plus, qui illustre la guerre qui a déjà commencé pour préparer l'après. L'après-Nicolas Sarkozy. Depuis la réforme constitutionnelle du 21 juillet 2008, un Président ne peut effectuer plus de deux mandats consécutifs. C'est donc une certitude, le dimanche 6 mai 2012 au soir, la succession est officiellement ouverte. Cela vaut bien sûr si Nicolas Sarkozy est battu. Les élus de droite gardent en tête la défaite de Valéry Giscard d'Estaing 1981. François Hollande, le candidat socialiste, veut croire que l'histoire se répètera. « Je suis frappé par l'analogie entre la fin du giscardisme et celle du sarkozysme », écrivait-il en avril 2011 dans *Le Monde*.

La succession sera d'autant plus ouverte si le président est reconduit à l'Élysée. Car que vaudra la

## *Prologue*

parole de Nicolas Sarkozy s'il n'a plus sa réélection en vue ? Le cas de figure est inédit et occupe tous les esprits. Dans toutes les configurations, la recomposition de la droite aura lieu. L'UMP est déjà tournée vers l'après-Sarkozy. En coulisses, le temps des grandes manœuvres est venu. La succession est ouverte. Les uns pensent aux législatives. Les autres aux municipales de 2014. Cette même année, auront lieu les élections territoriales. Un scrutin primordial pour certains quadragénaires désireux d'installer leur emprise à droite. Quant aux plus téméraires, ils échafaudent des stratégies pour 2017. Et placent leurs pions à la manière d'habiles joueurs d'échecs. Mais, officiellement, l'UMP n'œuvre que pour la réélection de Nicolas Sarkozy.

Nous avons entamé notre enquête en novembre 2010, au moment où Jean-François Copé déménage rue La Boétie. Nous la finissons alors que l'UMP s'installe dans le XV<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Une année s'est écoulée durant laquelle nous avons mené une cinquantaine d'entretiens. Élus, ministres, conseillers de l'ombre, spin doctors, ex-collaborateurs, etc. Chacun de nos interlocuteurs nous a livré sa vérité. Sa vision de l'avenir. Tantôt sombre, tantôt optimiste. Tantôt diablement intéressée, tantôt d'une touchante sincérité. Tous confirment que la révision institutionnelle de 2008 a redistribué les cartes. Que rien ne sera plus jamais comme avant. Certains jouent la défaite, d'autres, nombreux, ne pensent qu'à la victoire. Voici comment l'UMP prépare l'après-Sarkozy.



# 1

## **Moi, Jean-François Copé, gentleman cambrioleur**

« Le parti doit revenir à celui qui en veut le plus. »

Jean-François Copé, été 1999.

Que de chemin parcouru depuis ce 27 mai 1995. Ce jour-là, un reportage du 12 h 30 de France 3 Paris s'ouvre sur un jeune homme plein d'ambition, lancé à la conquête de Meaux. Une ville qu'il dispute au baron local de la droite, le balladurien fraîchement converti Pierre Quillet. Médecin urgentiste, créateur du Samu social de la ville, conseiller général, élu depuis quinze ans : Pierre Quillet est sûr de ne faire qu'une bouchée du « bébé Chirac ». Le maire sortant, le socialiste Jean Lion, se réjouit de ce combat fratricide, assuré de conserver une ville qu'il dirige depuis dix-huit ans. Au micro de Christelle Méral, Jean-François Copé attaque bille en tête : « Il faut que ça bouge. Non mais c'est vrai ! Faut faire du bouche à oreille. Parce que les petits jeunes, il faut qu'on se batte pour faire bouger les choses en politique. À Meaux ou ailleurs. » Déjà l'envie de changement, chevillée au corps. Sa liste « Meaux pour tous » fait écho au slogan

## *UMP, un univers impitoyable*

de campagne de Jacques Chirac, « La France pour tous ». Le pari est osé mais Copé est prêt à le relever.

Au soir du premier tour, le résultat dépasse ses attentes : sa liste est deuxième avec 30,77 % des voix. Pierre Quillet, avec ses 15,32 %, ne peut qu'appeler à voter pour son concurrent. Le dimanche d'après, le 18 juin 1995, Jean-François Copé devient maire de Meaux. Le lendemain, champagne à nouveau ! Un mois après l'entrée de Guy Drut au gouvernement, son suppléant peut siéger à l'Assemblée ! Voilà Jean-François Copé député-maire à tout juste 31 ans. « Il a déboulé comme un chien dans un jeu de quilles !<sup>1</sup> » s'amuse celui qui devient quelques semaines plus tard son directeur de cabinet à la mairie, Bastien Millot. Le début d'une carrière d'élus presque sans accrocs. Député, ministre, président de groupe à l'Assemblée, secrétaire général de l'UMP... Une ascension que rien ne semble pouvoir arrêter.

En seize ans, Jean-François Copé a abandonné ses lunettes rondouillardes, qui faisaient penser à Chirac jeune. Trop énarque, trop intello, plus à la mode. Depuis son opération en 2002, un peu avant la présidentielle, on voit désormais ses grands yeux bleus.

« Pour faire de la politique, il faut aimer les autres », répète souvent le nouveau patron aux jeunes recrues du parti. Au septième étage de l'UMP, avant le déménagement dans le XV<sup>e</sup> arrondissement de Paris, son bureau est truffé de références à son passé,

---

1. Entretien avec les auteurs, 3 octobre 2011.

*Moi, Jean-François Copé, gentleman cambrioleur*

à son parcours. Des figurines traînent un peu partout entre les dossiers et les parapheurs. Zorro et Tornado, toujours. C'est sa mère qui lui a offert la maquette représentant le héros masqué et son fidèle destrier. Ils veillent sur la carrière de JFC. Zorro, comme lui, un fils de notable qui veut lutter contre les injustices.

Derrière son siège, au mur, une citation de Jacques Chirac, cet homme qu'il admire depuis qu'il est étudiant. Dans sa bibliothèque, le dernier livre de son ami Christian Jacob. Une photo de lui avec Ioulia Timochenko, la leader ukrainienne. Des photos de ses enfants : « J'ai une famille nombreuse, vous savez. » Sans doute fait-il référence à sa vie privée. Ou peut-être un peu à sa vie publique, aussi. Jean-François Copé a grandi dans l'ombre des chiraquiens. La plupart de ses compagnons de route sont toujours présents dans sa vie. Loyal, mais pas clanique, précise-t-il régulièrement.

Derrière la chaise de son bureau, au sol, est posée la déchiqueteuse. Pour alléger les classeurs. Détruire ce qui est insignifiant. Se délester de ce qui alourdit inutilement son cartable.

*Une obsession présidentielle*

« Toutes proportions gardées, c'est de Gaulle qui débarque à Londres. Il n'est rien et il fait semblant d'être la France », lance l'un de ses amis.

## *UMP, un univers impitoyable*

En novembre 2007, Jean-François Copé n'existe plus. Absent du gouvernement. Limogé. Aucune fonction dans le parti. Tout juste use-t-il ses semelles dans les allées de l'Assemblée où il préside tant bien que mal un groupe UMP bien indiscipliné. Les flingueurs de la Sarkozye l'ont dans le viseur : Christian Estrosi, Frédéric Lefebvre, Roger Karoutchi prennent un malin plaisir à l'enfoncer plus encore. Au fond du trou, le député-maire de Meaux accepte l'invitation de Laurence Ferrari, alors productrice et présentatrice de l'émission politique *Dimanche +*. Ce dimanche 11 novembre 2007, un reportage le montre maître en son royaume, dans son fief meldois. Est-ce l'ennui, le ressentiment, un moment de faiblesse ou un coup préparé de longue date ? La séquence a été tournée pendant l'été. De son bureau, Jean-François Copé confesse qu'il souhaite « un jour être en situation d'être candidat » à l'élection présidentielle. « Mais c'est dans très longtemps », précise-t-il. Son horizon ? 2017. Du pain béni pour Laurence Ferrari, l'une des intervieweuses les plus coriaces du PAF, qui rebondit :

— Monsieur Copé, quelle est la position la plus libre sous l'ère Sarkozy ? Ministre ou président du groupe UMP ?

— Président de groupe. C'est un des rares postes pour lequel, pendant cinq années, vous êtes en responsabilité. Il n'y a personne qui peut vous virer.

Une pique à l'adresse de ceux qui depuis des semaines spéculent sur son éviction. Il poursuit :

— Celui qui finalement peut être viré du jour au lendemain, ça lui donne le sentiment qu'il peut y aller



*Moi, Jean-François Copé, gentleman cambrioleur*

dans tous les sens. Celui qui est en charge pour cinq ans, d'abord, il a envie d'y rester et deuxièmement, il a envie de faire en sorte que les choses avancent.

Ridicule, Jean-François Copé, de se déclarer dix ans avant l'échéance alors même que Nicolas Sarkozy profite pleinement de sa lune de miel avec les Français ? Voilà un homme qui, parce qu'il dirige une ville de 50 000 habitants, se croit prêt à présider la destinée d'un pays de 60 millions de personnes ! Aussitôt, les humoristes s'en mêlent. Les pastiches font florès sur les radios tandis que le *Petit Journal* de Canal + constitue une équipe de campagne. Les affiches sont imprimées, un spot télévisé réalisé. « Un homme debout, mais surtout en marche » : les équipes de Yann Barthès glissent même une idée de slogan pour le futur candidat. Les tracts sont distribués aux quatre coins du monde. Même New York succombe à la Copé mania. Régulièrement invité sur le plateau du *Grand Journal*, le président du groupe UMP s'en amuse. Et assume son ambition. Au fond, n'a-t-il pas toujours rêvé de l'Élysée ?

1981. La France cède au socialisme et regarde avec les yeux de l'amour François Mitterrand. « L'air semble si léger », chante Barbara. Le jeune Jean-François Copé prépare son baccalauréat au lycée Victor-Duruy. Sur le boulevard des Invalides, à quelques encablures déjà des ministères et de l'Assemblée nationale. Le soir, le lycéen abandonne le très chic VII<sup>e</sup> arrondissement de Paris pour le non moins chic VI<sup>e</sup> arrondissement, où il donne rendez-vous aux

jolies filles de sa classe. Dans *Copé, l'homme pressé*<sup>1</sup>, Nathalie Gérondeau se souvient qu'à l'époque, il a une méthode toute particulière de séduction : « Moi, je veux être président de la République... Au moins Premier ministre ! » À 17 ans, son plan de carrière est tout tracé. À dire vrai, l'argument présidentiel n'est pas franchement un succès auprès des filles. Les ambitions affichées du jeune homme lui assurent en revanche une certaine popularité auprès des garçons de sa promotion. À Duruy, puis à Sciences-Po et à l'ENA, il promet à ses camarades une place dans son futur gouvernement. « Un jour, je serai président », lui susurre ce bébé regardant la mer, un poster qu'il garde longtemps accroché au mur de sa chambre d'étudiant. Fou rire général le jour du mariage de Jean-François quand il s'exclame, en guise de toast : « Vous êtes au mariage du futur président de la République ! »

« Copé a une ambition présidentielle absolue. Comme c'était le cas avec Mitterrand et Sarkozy. On n'y parvient que si on a cette obsession », explique Geoffroy Didier, conseiller de Brice Hortefeux. Il est vrai que du matin au soir, Copé vit, mange, respire politique. Sept jours sur sept et 24 heures sur 24. En 1995, tout juste élu à Meaux, il propose le poste de directeur de cabinet de la mairie à l'un de ses anciens étudiants de Sciences-Po, âgé de 22 ans. Bastien Millot se souvient : « J'ai commencé à travailler le

---

1. Frédéric Dumoulin et Solenn de Royer, *Copé, l'homme pressé*, L'Archipel, 2010.

*Moi, Jean-François Copé, gentleman cambrioleur*

dimanche 27 août 1995. Déjà, ça en dit long sur le rapport de Copé au dimanche. » Même le week-end doit être mis à profit pour assouvir sa passion politique. La vie privée ? Fondamentale, à condition d'être compatible avec l'activité d'élue. Un conseil qu'il prodigue à ses adjoints de la mairie de Meaux : « Si votre femme en a marre de vous attendre le soir après le conseil municipal, c'est qu'elle n'est pas faite pour vous. » Des propos rapportés par Michel Colson, ancien journaliste à l'hebdomadaire local *La Marne*, à Solenn de Royer et Frédéric Dumoulin.

« L'idée d'arrêter ne lui a jamais traversé l'esprit, reprend Bastien Millot qui le connaît depuis vingt ans. La politique est une évidence pour lui. C'est le moteur de sa vie. » Pour autant, suffit-il de s'être déclaré candidat avant tout le monde pour parvenir à ses fins ? Bien sûr que non. Copé sait bien que la carte de la transparence seule ne pèse pas grand-chose. Mais avance cet argument comme marqueur de sa politique. « Promis, j'arrête la langue de bois », s'écriait-il dès 2006 ! Son directeur de cabinet décrypte : « Copé c'est le type le plus prévisible de la terre. Quand il veut vous en mettre une, vous la voyez venir. Quand il a une idée en tête, vous le savez à l'avance. » Très jeune, il prévient donc : ce sera l'Élysée ! Tout est organisé autour de cette ambition.

Les vacances au ski ? Jamais ! Jean-François Copé a trop peur de se casser quelque chose et de se retrouver immobilisé. « Ça me ferait perdre un an ! » Tout comme il remue ciel et terre pour faire

son service militaire en 1986, convaincu qu'en être dispensé compromettrait un jour ou l'autre son destin national.

« L'Élysée, c'est un parcours initiatique. Il faut s'y préparer », a-t-il coutume de dire. Une route parsemée de ronces, plutôt ! Pavée de larmes et de sang. « Un homme public a besoin d'être cabossé. Il y a une part de chemin de souffrance, de chemin de croix », analyse Éric Woerth<sup>1</sup>. Jean-Louis Borloo, qui a renoncé à concourir pour 2012, ne s'y est pas trompé : « Certains aiment la tragédie et la souffrance comme François Bayrou ou Ségolène Royal. Pas moi. Moi, j'ai le goût du bonheur. C'est peut-être pour cela que je ne me vois pas dans la peau d'un candidat à la présidence de la République<sup>2</sup>. » « En politique, les gens aiment ceux qui ont des cicatrices<sup>3</sup> », reprend Bastien Millot.

Nicolas Sarkozy, Alain Juppé, Martine Aubry, François Bayrou : tous ont été un jour dans la position de la bête blessée. Jean-François Copé expose-t-il ses ambitions pour mieux prendre des coups ? Bastien Millot avance une autre explication : « Pour se préparer mentalement, Jean-François a besoin de se fixer un objectif et de l'avouer. » Au-delà de ça, le futur candidat prépare les Français à le voir partout. Il se positionne. Même s'il n'a jamais concouru à l'élection

---

1. Entretien avec les auteurs, 28 septembre 2011.

2. Renaud Dély et Henri Vernet, *Tous les coups sont permis*, Calmann-Lévy, 2011.

3. Entretien avec les auteurs, 6 octobre 2011.

## Table

<i>Prologue</i> .....	9
1. Moi, Jean-François Copé, gentleman cambrioleur .....	13
2. Un canard boiteux à l'Élysée .....	57
3. La revanche du collaborateur .....	81
4. Des réseaux, sinon rien .....	119
5. Allô, Le Canard enchaîné ? .....	169
6. Internet : je t'aime moi non plus .....	209
7. Des jeunes pires que leurs aînés ? .....	233
8. Les batailles de Paris .....	265
<i>Épilogue</i> .....	311
<i>Remerciements</i> .....	317

Composition et mise en page



N° d'éditeur : L.01EKLN000413.N001  
Dépôt légal : janvier 2012